trouver dans l'intérieur d'un édifice public, et convenablement placé pour qu'on pût étudier l'usage auquel il servait.

S'il resto où il est, les hiéroglyphes finiront par disparaître et un grand attentat sera consommé.

Au nom de la civilisation et au nom de la science, nous protestons contre le séjour du calendrier aztèque dans le lieu où il se trouve actuellement.

Le Calendrier.—Le problème du calendrier a été pour tous les peuples de ramener indéfiniment l'équinoxe à la même date civile. Quand on faisait l'année de 365 jours, les 5 h. 49 m. (en nombre ronds) négligées à chaque révolution produisaient en cent ans 581 1/2 h. ou 24 jours 5 1/2 h., quantité qu'il était impossible de négliger. En effet, c'était une différence de plus de trois semaines. Il suffisait d'une vie d'homme pour apercevoir les défauts de ce calendrier. Les saisons passaient, en un peu plus de sept siècles, dans les mois opposés; et, en moins de quinze siècles, elles revenaient de nouveau aux mêmes dates, ayant parcouru dans l'intervalle tous les mois du calendrier.

C'était là l'origine de la fable du Phénix, par lequel on voulait désigner le soleil, qui, après 1,461 ans de 365 jours, renaissait de ses cendres, c'est-à-dire recommençait une nouvelle carrière apparente à travers le calendrier. Ces 1,461 années de 365 jours, ou 1,460 années tropiques, composaient la *période sothiaque*, ou de Sothis (le Chien), qui ramenait à la même date civile le lever du Grand Chien ou Sirius dans le crépuscule du matin.

A l'origine de la civilisation, plusieurs n'ont fait usage, pour rétablir la correspondance, que de corrections sans règles fixes et opérées de loin en loin. Ils ramenaient la concordance, quand elle était notablement troublée, en ajoutant tout d'un coup quelques jours à une certaine année civile, comme on remet à l'heure une horloge mal réglée en touchant aux aiguilles avec le doigt.

C'était un moyen imparfait qui convenait seulement à l'enfance des sciences. Aussi le progrès des connaissances et celui même de la civilisation amenèrent-ils les législateurs à prescrire des systèmes réguliers d'*intercalation*. Les principaux peuples civilisés ou semi-civilisés des deux hémisphères étaient arrivés à maintenir la concordance par des moyens plus ou moins ingénieux. Même dans le nouveau monde, les Péruviens et les Aztèques avaient accordé l'année civile avec l'année tropique, comme les anciens habitants de l'Inde et les Chinois.

A Rome, ce fut César, arrivé au pouvoir, qui dota la société latine d'un calendrier fixe et régulier. Sosigènes, astronome d'Alexandrie, qu'il chargea de préparer ce travail, emprunta aux Hindous l'intercalation d'un jour tous les quatre ans. Ce fut l'origine de nos *années bissextiles*, qui comptent 366 jours. Ce calendrier suppose l'année tropique de 365 jours 6 heures, chiffre qui n'est pas loin de la vérité. Les saisons se déplacent encore, en vertu des 11 minutes que l'on néglige chaque année; mais elles ne se meuvent plus que lentement, et prendraient la longue durée de 478 siècles, au lieu des 15 de la période sothiaque, pour parcourir les douze mois et revenir à la date de départ. Le calendrier de Sosigènes, promulgué par César, fut appelé, d'après le prénom du dictateur, *calendrier Julien*.

Il suffisait aux comparaisons si courte durée, pour lesquelles seules on avait occasion alors de s'en servir. Mais quand les annales de la société civilisée se sont allongées, quand on a embrassé une série d'événements, rapportés par leurs dates exactes pendant une période de mille et bientôt de deux mille ans, les onze minutes négligées ont commencé à troubler l'accord. En 131 ans, elles produisent un jour; elles en produisent trois au bout de 393 ans ou à très peu près quatre siècles. Lorsque le pape Grégoire XIII, légiférant pour le monde chrétien et civilisé, voulut faire disparaître cette source d'erreur, l'astronome Clavius indiqua, comme moyen pratique, le retranchement de trois bissextiles séculaires sur quatre, ou de 3 jours en 4 siècles, ce qui ne laisse qu'une erreur d'un jour tous les 3,500 ans.

Le calendrier, privé de ces trois bissextiles séculaires sur quatre, est celui dont se servent l'Europe occidentale et toute l'Amérique: c'est le *calendrier grégorien*. Les années 1700, 1800 et 1900, qui seraient bissextiles dans le calendrier Julien, n'ont que 365 jours dans le calendrier grégorien; mais l'an 2000 en aura 366, et de quatre siècles en quatre siècles, il en sera de même de la dernière année séculaire. Au défaut de cette correction les équinoxes et les solstices se déplaçaient dans l'année civile, au point de varier de 12 jours depuis le temps de César jusqu'au XVI^e siècle. La réforme grégorienne n'était donc pas inutile: elle n'est pas d'une rigueur absolue; mais malgré la faible erreur qu'elle admet encore, elle satisfait aux besoins

J. C. HORTZKAU.

Amérique du Sud.—Pérou.—Nous devons remercier les disciples de Loyola de s'être, seuls de leur temps, occupés de la langue quitchoua. Ce sont les jésuites qui ont les premiers compris et rendu visibles les beautés de cet idiome, qui en ont créé la grammaire.

Le quitchoua est la langue des premières tribus indiennes qui se soumièrent au sceptre des Incas dans les environs de Cuzco. Ce mot de quitchoua signifie *climat tempéré*, par opposition à *ponna* qui signifie *climat froid*. Après avoir désigné les pleuplades qui habitaient autour de Cuzco, il a fini par désigner leur langue.

Cuzco fut le théâtre de la puissance et de la magnificence des Incas; il vit aussi périr les derniers descendants de ces glorieux empereurs, quand, à la fin du siècle dernier, Tupac-Amuru et les femmes et les enfants de sa famille furent livrés au glaive du bourreau espagnol. C'est encore dans cette ville et dans la province qu'elle commande que se parle le meilleur, le plus pur quitchoua, et ses habitants comprennent peu ou point le quitchoua des provinces méridionales du Pérou, fort mélangé d'éléments espagnols, et moins encore celui de la Bolivie.

—(E. von Boeck: *Globus*.)

BULLETIN DE L'ETHNOGRAPHIE.

A l'une des dernières réunions de l'institut anthropologique à Londres, dit le *Standard*, il a été donné lecture d'un intéressant mémoire sur les Waddas de Ceylan, les sauvages placés les plus bas dans l'échelle de l'intelligence qui soient au monde. Quelques-uns de ces singuliers individus, deux hommes et trois femmes, ont été présentés au prince de Galles pendant son séjour dans l'île. Ce qui reste de Waddas occupent la partie orientale de Ceylan et sont répandus sur un espace de 90 milles de long et 40 de large. Ils sont divisés en Waddas des jungles et Waddas des villages, à demi civilisés, et c'est sur les habitudes des premiers que l'auteur a principalement porté son attention.

On suppose que leur nombre, en 1858, ne dépassait pas 380. Ils n'ont aucune sorte d'habitation et passant leur vie à errer en plein air cherchant un abri contre les tempêtes sous des rochers ou dans le creux des arbres. Ils se nourrissent de miel, de lézards, de singes, de daims et de sangliers. Leurs armes sont l'arc et la flèche, et ils sont aidés à la chasse par des chiens qui sont leurs seuls animaux domestiques. Ils ne boivent que de l'eau, dont ils ne servent jamais pour ablutions, convaincus qu'ils sont qu'elle enlèverait leurs forces. Ils mènent l'écorce de certains arbres, mais ne font aucun usage de tabac.

La plus haute taille du Wadda est d'environ 5 pieds trois pouces anglais et la plus petite de 4 pieds et un pouce, mais M. Harstone en a vu un, un jeune homme de 18 ans environ, ayant cinq pieds 4 1/2 pouces. Malgré leur petite taille, et leurs proportions délicates, la force qu'ils possèdent dans leurs bras, et particulièrement dans le bras gauche, est très-remarquable. Cela est dû au constant usage qu'ils font de l'arc. Cet arc est long de six pieds, leurs flèches de trois pieds six pouces de long. Ils tiennent cette arme à la hauteur de la tête, en visant pendant plusieurs minutes, sans que le moindre tremblement dans le bras soit perceptible.

Ils se procurent encore à l'occasion du feu par le frottement de deux tiges de bois, le même bois dont ils font leurs flèches, mais plus ordinairement par du silex et de l'acier qu'ils obtiennent par des échanges de cires et de peaux.

On a présenté à l'institut des photographies qui donnent leur aspect général et ce trait caractéristique: les ongles extrêmement courts et les coudes en pointe. Leur physionomie est absolument privée de toute expression d'intelligence, et l'excessive négligence de leur personne leur donne l'air de la plus complète barbarie. Les femmes portent des colliers et des ornements dans les oreilles. D'après l'expression de leurs figures elles sont très-malheureuses et elles ne rient jamais; tout effort pour les faire rire reste sans résultat.

Le rire dans une autre personne provoque chez elles une expression évidente de dégoût. Quand on leur demande: Pourquoi ne riez-vous pas? elles répondent: Pourquoi ririons-nous? Qu'y a-t-il qui puissent faire rire? Les Waddas n'ont pas de mots pour rendre les idées des couleurs et des nombres, et ils ne peuvent pas compter sur leurs doigts. Un des plus intelligents de ces hommes avait entièrement oublié le nom de son père et de sa mère qui étaient morts, et il avait la plus grande difficulté à se rappeler le nom de sa femme qu'il n'avait pas vue depuis trois jours.